

Non.

Non, je n'ai jamais pensé ni écrit nulle part, à ma connaissance, que l'inhumanité libérale avait « *un caractère inéluctable* ». Pourquoi, sinon, plaiderais-je ici depuis quatre ans pour son alternative la plus conséquente ?

Les *brebis égarées* dont tu parles dans ton tout premier courriel n'ont sans doute pas le QI aussi performant qu'un actionnaire de haut niveau, mais qui sait ? Peut-être en insistant finiront-elles par comprendre que la meilleure des solutions, pour se sortir de la quintuple impasse où tu ne nies pas que le libéralisme les a menées, n'est pas forcément de faire plus (*ou mieux ou plus pur*) dans le *comme avant* libéral...

Tu me dis que je la rends caricaturale, cette inhumanité, pour parvenir à mes fins ?

Mais est-ce moi qui écrit que « *l'homme travaillant dans le privé sombre intellectuellement plus tôt que celui travaillant dans le public* » ?

Est-ce moi qui affirmait, hier encore, qu'il se gaspillait en entreprise 95% des savoirs et des talents et qui y jugeait la quête d'accomplissement individuel secondaire - voire dangereuse - pour *la survie, la cohésion et le devenir* de l'humanité ?...

Est-ce moi (si j'ai bien compris l'estimation que tu en fais en dépit que tu en aies) qui chiffre aujourd'hui à un individu génial sur mille individus géniaux le nombre de capitaines d'industrie moralement estimables ?

Dans l'art caricatural de l'autodérision, sans te flatter, je n'ai vraiment rien à t'apprendre.

A moins, bien sûr, que *ce ne soit pas* par autodérision mais en toute bonne foi que l'humaniste libéral qualifie incidemment de *belle*, par exemple, la liberté de détruire...

Non.

Non, l'enfant seul que j'ai toujours été et qui rêvait de petits camarades avec qui jouer n'a jamais ignoré le désir, voire *le besoin* - tu as raison d'y insister - *de faire équipe*. Et je souscris d'autant plus volontiers à la description que tu en fais que c'est bel et bien cet esprit d'équipe là que j'ai pu expérimenter à Landau.

Les règles du jeu de la guerre auquel on entraînait le fantassin, le temps des grandes manœuvres, y étaient somme toute aussi simples que celles du football : défendre ses positions, en conquérir d'autres, le tout en subissant le moins de pertes possible et en en imposant le plus possible à l'ennemi. Fictivement, bien sûr...

Disons-le : le jeu en soi, et contrairement cette fois au football, ne passionnait pas les foules. A fortiori quand il se jouait les pieds dans la boue. D'où la nécessité, pour les motiver, de recourir à des procédures éprouvées. L'armée nationale étant chiche avec ses troupes, la promesse de permissions de sortie y remplaçait la prime au mérite dans le rôle de la carotte. L'exclusion en étant exclue, la menace de leur suppression y remplaçait le licenciement dans le rôle du bâton.

Et c'est là qu'intervient l'esprit d'équipe.

Si j'avais écouté ce que Monsieur Macron eût appelé ma *fainéantise* naturelle, moi qui me sentais aussi gland en crapahut qu'en affaires, qui ne prêtais aucun intérêt au jeu et dont toutes les permissions étaient aussitôt sucrées pour mauvais esprit, tu penses bien que je me serais expédié tout seul en touche. Autant dire qu'après m'être mis en marche pour ne pas dire *non* au chef, j'aurais cherché l'occasion la plus propice et le fourré le plus douillet pour me faire tuer de façon aussi crédible que fictive avant d'attendre, peinard, la fin des opérations.

Oui mais voilà...

Si j'avais fait ça, c'est au mieux Martin qui se serait chargé de mon arme lourde en plus de la sienne. Au pire, privée de son FM, c'est probablement toute la section qui se serait fait fictivement décimer. Dans tous les cas de figures comment espérer qu'elle parvienne

désormais à atteindre le moindre de ses objectifs ?... Et c'est toute l'équipe qui aurait ainsi vu sauter ses permissions.

Comme un jour dit *de semaine* où certains seraient allés consulter pour un bobo manifestement fictif lui-même : bonsoir l'ambiance dans la chambrée !

Alors oui, loin de vouloir ignorer ce que tu appelles *le besoin de faire équipe*, j'ai connu et même pratiqué. Au début par obligation, c'est vrai, pour ne pas me sentir rejeté par mes compagnons d'infortune, mais pas que...

C'est qu'à partager l'infortune on partage aussi les moments de détente et de défoulement qui s'ensuivent, ces troisièmes mi-temps du jeu de la guerre, les franches rigolades et jusqu'à ces moments de grâce, comme ceux vécus avec Martin, où on se sent juste heureux d'être ensemble sans avoir besoin de parler.

C'est vrai aussi qu'à accepter de jouer au jeu de la guerre, on finit par *s'aguerrir*. C'est même le sens étymologique du mot. A défaut d'y prendre du plaisir, du moins peut-on y trouver un moindre déplaisir. Et quitte à passer le temps...

A la longue, on parvient même à acquérir le réflexe du geste juste, à viser mieux, à mieux appréhender les opportunités de l'espace. On réalise aux parcours dits « *du combattant* » ou « *du risque* », des performances dont on ne se serait jamais crus capables.

Et à se défoncer chaque fois pour ne pas faire perdre de points à ses petits camarades, là où tout est prétexte à compétitions entre sections, compagnies ou régiments, on en arrive à prendre conscience d'avoir non seulement appris quelque chose mais de s'être aussi, comme on dit parfois, « *dépassé soi-même* » - ce qui n'est pas désagréable.

Et c'est à l'émulation de l'esprit d'équipe, oui, qu'on le doit.

Je me souviens d'un appelé de mon contingent (appelons-le *Laclasse*...) avec lequel j'avais sympathisé lors de notre incorporation, sans doute parce que l'un des plus virulents à l'endroit de la discipline et de la hiérarchie militaires. Quand je l'ai revu, à la fin de nos seize mois, il avait été promu caporal et s'appropriait à rempiler - n'ayant-il est vrai ni diplôme ni vocation particulière - faute d'espérer trouver un emploi plus motivant dans la vie civile. Il s'en excusait presque, mon ex-rebelle, mais comment ne l'aurais-je pas compris ?

Comment n'aurais-je pas pareillement compris qu'exalté de surcroît par le risque en commun de la mort, ce même besoin d'indéfectible solidarité et de dépassement de soi incite mon capitaine Conan d'adjudant L à vouloir risquer sa peau jusque dans les vraies guerres les plus absurdes ?

Sauf que comprendre n'est pas légitimer...

Encore pour cela faudrait-il perdre de vue les tenants et aboutissants du jeu de la guerre.

Oublier, par exemple, que là où la section, la compagnie ou le régiment gagnent le match ou la bataille et engrangent les permissions de sortie qui vont avec, c'est la section, la compagnie et le régiment d'en face - les *autres* - qui se trouvent privés des leurs. Oublier aussi que le jeu de la guerre n'est qu'un jeu, fût-il contraint, fût-il d'apprentissage, et que l'apprentissage fini, pour peu qu'on passe aux vraies guerres, c'est à priver ces mêmes *autres* de leur vie qu'engageront allègrement l'esprit d'équipe et le dépassement de soi qui va avec...

Et ce jusqu'en temps dit *de paix*...

A s'y rendre inconsciemment aveugle aux *autres*, est-ce que ce n'est pas le même *besoin de faire équipe* sur fond d'obéissance inconditionnelle au chef qui soudra entre eux, à la vie à la mort, autour du même sens de l'honneur à usage interne, les membres du gang ou de la bande de banlieue, du réseau maffieux et de la secte barbare ?

Pour autant rassure-toi : je ne suis pas un critique si zélé du libéralisme que j'en sois à soupçonner l'esprit d'équipe en entreprise de conduire à de telles dérives. Au contraire ! S'il est un mérite que je ne cesse de reconnaître à la compétition marchande, c'est bien d'avoir canalisé vers des projets d'utilité collective les énergies les plus agressives des anciennes civilisations guerrières. Mais quelle utilité collective, au fait ?...

Si les « *batailles* » dont tu parles, heureusement aussi fictives que celles de mes grandes manoeuvres, ne se paient pas plus qu'elles en vies humaines, doit-on pour autant postuler de toute l'énergie qui s'y déploie qu'elle débouche sur une utilité *vraiment* collective ?...
Soit dit de façon plus frontale : à quoi servirait ce que nous appellerons pour faire court *le jeu de la guerre du pain*, si de bataille en bataille, de marchés conquis par les uns en positions perdues par les autres, le pain ne s'avérerait pas en fin de partie plus géographiquement accessible à tout le monde ?
Et à qui, surtout, servirait-il ? si ce n'est au groupe restreint des joueurs eux-mêmes (tant du moins qu'ils ne sont pas expulsés), de leurs staffs, des actionnaires et des sponsors...
Si encore le jeu pour le jeu en valait le spectacle !
Si encore on s'y faisait plaisir ! Si encore l'esprit d'équipe incitait à s'y dépasser soi-même dans l'approfondissement de ses savoirs et l'exercice de ses talents !...
Mais vu le peu de cas, selon toi-même, qu'il y est fait de l'épanouissement personnel, est-ce que l'esprit d'équipe en entreprise tel que tu le décris ne serait pas surtout - sans caricaturer - le meilleur moyen pour l'individu de se dépasser avant même de s'être atteint ?...

A cet égard...

S'il est un moment où tu *te dépasses*, en tout cas, c'est bien quand tu bondis du niveau de l'entreprise à celui de la *patrie*. Quelle chouette idée que d'étendre à l'espace national tout entier les bienfaits de l'esprit d'équipe tels qu'on ne les vit hélas qu'entre soi dans ce que ses adversaires claustrophobes appellent une *boîte* !

Evidemment, le projet d'équipe nation que tu esquisses reste flou. N'oublions pas, comme tu le signales, qu'il est toujours en cours d'achèvement au niveau français et que ses contradictions ne sont pas près d'être résolues au niveau européen. Mais l'idée directrice est si fascinante qu'elle devrait en tout cas séduire les brebis de Panurge les plus égarées.

Tu imagines le prototype ?

Une puissante entité démocratique d'électeurs culturellement triés dans la tradition antique, où esclaves affranchis au mérite, cadres du terroir et investisseurs de haut niveau garantis AOC marcheraient dans l'ordre hiérarchique sous des bannières fédératrices (du genre *America first* ! ou *Pour une France qui gagne* !) à l'assaut d'adversités exclusivement étrangères ?

Le tout sous l'autorité d'un coach aussi génialement amoral qu'incontesté ?

Qu'en pense Marine ?

Mais où tu parviens à m'étonner plus encore (à *te surpasser*, si je peux me permettre...), c'est quand tu appliques cette même conception dynamisante de l'esprit d'équipe au domaine si spécieusement sentimental de l'amour.

Apprendre que tu t'es pris un râteau pour l'excellente raison que ta partenaire « *a refusé de faire équipe avec toi* », c'est sûr que ça aide. En induire qu'elle a dû trouver un équipier plus performant à la hauteur de ses enjeux, ça console... Rien ne vaut le bon prisme et la *bonne grille de lecture* pour comprendre après coup qu'on l'a sans conteste échappé belle.

Car enfin Fabrice, qu'est-ce que ça pourrait bien être que cet amour « *globalement meilleur* » auquel tu nous convies, où on jouerait « *un jeu plus intéressant* » et qui serait surtout « *plus compétitif* » ?

Un amour candidat à *l'Ile de la Tentation* (*Temptation Island* en V.O.) ? pour pouvoir s'y confronter à des équipes multinationales surentraînées d'amoureux et d'amoureuses bodybuildés de très haut niveau...

Ou un amour en lice pour le prix Cognacq-Jay ?

Qu'en pense Karine ?